

Destins mêlés

En cette fin d'après midi d'un doux avril algérien, les chalutiers fendaient la mer avec force, pour rentrer au petit port de pêche, de Bou-Haroun, du nom d'un saint musulman enterré au bord de la plage, et dont un simple rocher de couleur ôcre, creusé par le vent et les vagues qui sans cesse le caressaient, servait de sanctuaire.

Le petit peuple, toutes religions confondues, venait là, à n'importe quelle heure du jour, et jusque tard dans la nuit, malgré le ressac ou les embruns qui les trempaient, pour allumer des cierges, déposer des dons, ou des ex-votos, dans l'espoir de voir la miséricorde du bon Dieu répondre à leurs espoirs.

Le village, tel qu'il était à ce jour, fut construit en majeure partie par des Italiens, pour la plupart originaires des environs de Napoli, qui pour fuir les bouleversements politiques provoqués par dans le Royaume des Deux-Sicules, ou pour échapper à la furie du Vésuve, et n'emportant que de pauvres baluchons, s'étaient, en toute hâte embarqués dans des petites naves, qui au gré des vents, les avaient déposés au bas de ces belles falaises, sur le sable blond. Ils s'étaient convertis à la pêche, avaient construits des embarcations de toutes

tailles selon leurs ambitions terrestres, toutes peintes de couleurs différentes, une par famille, et à chaque barque, donné le nom d'un saint pour appeler sa protection.

Puis en groupe, pour se donner du courage, souvent en pleine nuit, les hommes partaient sur leurs navires pour vingt-quatre heures, jusque vers les côtes espagnoles, écumer dans leurs longs filets, les variétés miraculeuses de toutes tailles que la riche Méditerranée leur laissait prendre. Pour ne pas se sentir déracinés, autant que par mépris du gaspillage, les surplus des peintures maritimes leur servaient à enjoliver leurs demeures, bâties de leurs mains, sur le modèle simple des maisons de leur passé transmarin. Puis à ces rescapés des tempêtes vint s'ajouter une émigration plus nombreuse, venant d'autres terres de la Botte, rejoignant leurs familles, ou plus récemment celle des contrées ibériques, dont les habitants, épris de liberté, et fuyant, apeurés, les canons franquistes, que des chaloupes de fortune, amenaient au village. Les populations autochtones, qui depuis l'origine s'étaient établies sur les collines y restèrent, regardant leur hameau se transformer, contre leur gré, mais acceptant ces transformations voulues par le Seigneur des mondes, pensaient-ils avec philosophie, et qui de jour en jour augmentait, passant de cent personnes à presque cinq cents aujourd'hui.

Bou-Haroun était donc, telle une grappe colorée d'un tableau italien, grim pant de la plage blonde, jusqu'au

haut de la falaise ôcre, bordée de pins, de primeurs et d'oliviers.

C'était le joyau de la côte, qui vivait, paisiblement, à quatre-vingt kilomètres à l'ouest d'Alger, presque au bout de la plaine de la Mitidja, comme on appelait ces kilomètres de vergers plantés d'orangers.

Du haut de la colline, longeant la côte, Yvonne, une petite fille de six ans, fredonnait une berceuse italienne, tout en cheminant dans une rue des deux rues du village, celle surplombant l'immensité bleue, et houleuse, qu'elle aimait tant regarder. Elle observait, comme presque chaque jour, la danse chaloupée des navires, sur les rayons argentés, que lançait le soleil déclinant, sur les vagues mouvementées. Soudain, alors qu'elle arrivait au coin de la ruelle, où une course l'attendait, le bruit saccadé des sabots d'une petite troupe de chevaux la surprit, et brusquement, une main solide l'arracha violemment à la beauté du spectacle, stoppant net sa berceuse. Elle se vit happée dans l'air. Soulevée. Puis, l'enfant se retrouva en selle, se débattant devant un homme, qui derrière elle, lui disait de ne pas avoir peur, tout en l'emmaillottant dans sa gandoura blanche, coinçant ainsi tous ses mouvements.

- Je t'emmène dans ta vraie famille, mat' rafich,* n'aies pas peur, je t'emmène chez tes vrais grands-parents.

Il l'entoura encore dans son burnous blanc, telle un cocon, comme pour mieux la protéger. D'autres cavaliers, de chaque côté, leur emboîtèrent le pas,

rapidement, s'entourant à l'unisson, en caravane compacte, ils se mirent tous à galoper, soulevant le cuivre de la terre, en direction des collines, qui dominaient le bourg, sans faire cas des cris que lançait l'enfant, que les galops ferrés, recouvraient.

Des heures plus tard, au coeur de la nuit étoilée, brillante de la pleine lune, après une course sans haltes, le petit cortège arriva dans une large cour, où torches en mains, les attendait un fort grand groupe d'inconnus, hommes et femmes, chacun enveloppé dans de chauds burnous colorés, ou sous des couvertures, jetées sur leurs épaules.

Malgré le printemps, les soirs étaient encore froids.

L'enfant fut déchargée, passant des bras du cavalier à ceux d'un homme, d'une haute stature, un beau vieillard à barbe blanche, drapé lui aussi, dans une longue cape blanche, comme ceux des ravisseurs, et qui l'embrassa en la serrant très fort dans ses bras, répétant plusieurs fois:

- Al hamdullillah*! Al hamdullillah! Ya Rabbi,* an arjarta lana bint afidatana, Ô mon Dieu, loué sois-tu pour nous avoir rendu notre enfant ! Schoukr li Llâh*! Schoukr li Llâh! Merci mon Dieu, Merci mon Dieu! Passant de la langue arabe au français.

Tout en se hâtant vers la haute maison, qu'on devinait immense, afin de mettre le petit paquet à moitié endormi, à l'abri du froid, le vieillard continuait ses louanges.

Puis, après une série de baisers, il l'a tendit à une petite dame qui souriant, et pleurant en même temps, la serra dans ses bras, répétant les mêmes mots que le vieillard.

-Tiens, dit -il, regarde Lalla, comme elle te ressemble. Elle est vraiment des nôtres ! C'est la tête de ton fils aussi! Ma sha Allah* !

Le couple ne savait pas comment leur fils Ali avait disparu, ni comment fut sa vie...La rumeur disait qu'il était mort de tuberculose du côté de Cherchell, d'autre qu'ils'était noyé en mer, après boire de chagrin, mais rien n'était sûr.

Les langues se taisaient...face à des secrets dans lesquels le couple ne voulu pénétrer.

Ils n'en savaient pas plus sur Fatima, la mère, ni à quel moment, ou de quoi elle était morte.

Des bruits couraient. Elle aurait été tuée par l'armée, dans des circonstances étranges. Des suppositions, rien de plus. On su que le couple avait laissé peut-être une petite fille vivant chez des étrangers.

A force de recherches, ils avaient récemment appris le lieu de résidence de la petite Hanifa, qu'ils avaient fait récupérer au plus vite par leurs employés.

Le principal dans cette tragédie, était que Dieu, par miracle, leur ait rendu cette enfant aujourd'hui.

Se réveillant complètement, la fillette se vit couverte de baisers fait par des inconnus, passant de bras en bras, mais dont aucun ne put calmer ni la peur, ni les larmes.

Puis, tous entrèrent dans la maison, sous une arcade au dessin «en fer à cheval,» et dont les portes à deux

battants, faits de bois ancien, sculptés de dessins géométriques formant l'étoile musulmane, donnaient à la demeure, l'aspect d'un antique caravansérail.

Cette bâtisse inconnue fit redoubler les craintes de l'enfant, qui appelait sa mère, en italien, et qui fit raisonner de ses cris larmoyants la vaste salle.

- La tabqi, ya habibti, Hanifati, ana jaddatouqi al haqqiyyiyya, ana oumou walydiqi. Wa adha bayyitouki.*
Puis de même en Français, ne sachant si l'enfant comprenait l'arabe.

- Ne pleure pas ma petite habibti* chérie...Ma Hanifa! Je suis ta grand-mère, ta vraie grand-mère, la maman de ton papa... Et ici, c'est ta maison.

- Regarde Hanifa, toute ta famille, tes tantes, tes cousines...Ton grand-père! reprit une autre dame lui présentant tout le monde, nommant les unes et les autres, qui toutes continuaient le. Mais rien n'atténuait son chagrin.

La petite ne comprenait pas pourquoi on l'appelait Hanifa, se mettait à crier de plus belle, disant qu'elle n'était pas Hanifa, mais Yvonne. On essayait de lui expliquer son histoire qu'elle recouvrait de ses hurlements, refusant d'entendre.

Le grand-père dit à son épouse:

-Lalla* Maryam, sawfa adhabou illa masjidi, je vais à la mosquée.

Laquelle se contenta d'acquiescer d'un tendre sourire complice, comprenant que son mari, heureux, allait rendre grâce au Seigneur, qui lui rendait l'enfant de son fils préféré.

Le Seigneur qui avait eu la bonté d'exaucer ses vœux, agréant ses nombreuses prières.

Les femmes emmenèrent la gamine pleurant toujours, dans une très grande chambre qui sentait fort l'encens au jasmin.

La pièce était belle, confortable, et bien chauffée, grâce à une cheminée dans laquelle deux grands fauteuils auraient pu être disposés. On ne l'allumait que rarement en cette saison, mais ce soir pensant que la petite fille, aurait pu, pendant son voyage prendre froid, pour elle donc, un tronc avait été mis dans l'âtre. Les hauts murs étaient recouverts de tapis anciens, à fond rouge, et accrochés au-dessus des zelidj de couleur pourpre et vert. Meublée de grands coffres ciselés, hauts sur pieds, sur lesquels le soir où les invités de passage se faisaient nombreux, on hissait des matelas, les transformant en lits, faisaient de cette salle une des plus accueillantes.

Les femmes ôtèrent les vêtements de l'enfant, ce qui ne se fit pas facilement car la petite refusait ce déshabillage inattendu. Puis, malgré ses gesticulations, elles parvinrent à la vêtirent d'une robe traditionnelle, dans le style kabyle, rouge et fleurie, dont les volants couraient des épaules sous la poitrine. La petite fille s'agrippa à sa robe que lui avait offerte, la semaine précédente Maria, pour

son anniversaire, du temps où on l'appelait Yvonne. Lors de ses six printemps d'avril.

C'était une belle robe bleue à petites fleurs blanches, courte, lui arrivant aux genoux, cousue et décorée à la mode italienne, par des broderies finissant les manches en deux petits volants. Deux autres, semblables, recouvraient la poitrine. Puis deux autres encore faisaient une guimpe élégante autour du cou gracile.

Hanifa l'avait tant aimée, qu'elle ne voulu plus l'ôter. Et ces inconnues la forçaient à enlever ce trésor brodé!

Aussi, devant ses cris, les femmes décidèrent de la lui rendre, la torsadant comme pour en faire une poupée, ce que l'enfant s'empessa de défaire, tenant de ses deux menottes, sur son cœur, le vêtement anniversaire.

Sa robe ne la quitta pas, où qu'elle alla. On la chaussa de babouches de même couleur, surmontées de pompons dorés. Puis les dames lui glissèrent des colliers, faits de pièces et des bracelets d'or. Mais elle pleurait toujours, apeurée.

Ensuite, une des femmes l'emmena dans un coin, la soulevant devant un grand miroir.

- Choufi, intina zouina*,...intina poupia*...Ma sha Allah!

Rien n'atténuait ses larmes qu'elle essuyait de sa robe.

Ni les baisers, ni les dorures, ni les foulards, ou les vêtements qu'on lui montrait.

Le lendemain matin, un défilé d'enfants de son âge vint la chercher. Hormis deux petites filles, pour la plupart,

aucun enfant ne parlait français. Les nouvelles amies lui offrirent des jasmins dont elles avaient réuni les fleurs en colliers fleurant bon, et qu'elles passèrent autour du cou de la petite Hanifa. Puis tous, s'enfuirent en courant, l'entraînant avec eux, dans les champs alentours.

Hanifa, voyant que personne ne l'appelait Yvonne, acceptait finalement de tourner la tête, quand par ce nouveau prénom elle était nommée, regardant partout autour d'elle.

Elle ne pleurait plus, mais observant tout ce petit monde d'un air triste, sans comprendre cette histoire, dont elle était le centre. Cependant, elle refusait les jeux, la nourriture et toute communication. Et soudain, sans que l'on sache pourquoi, se remettait à pleurer, pleurer à fendre l'âme de toute la maisonnée. On ne savait que faire! Ni les ânon sur lesquels on la faisait monter, ni les chatons qu'un peu tout le monde lui tendait, ni les oiseaux dans les volières vers lesquelles on la hissait, ou les chansons que les femmes fredonnaient, rien ne fit tarir ses larmes ou ne parvint à effacer son chagrin. Pas même la balançoire que le vieil homme avait fait installer, sous un bel olivier. Rien n'arrivait pas à atténuer sa peine.

Dès que quelqu'un l'abordait, elle pleurait à nouveau.

Le grand père, chef de la tribu, lui expliquait les liens de famille, et la couvrait de baisers, et caressant ses boucles noires, lui donnant quantité de pièces de monnaie.

Il était le seul auprès de qui ses larmes séchaient. Aussi l'emmenait-il partout avec lui, où qu'il allât. De sa belle

voix forte, tendre et rassurante, dans un très beau Français, il lui apprit qu'elle s'appelait Hanifa, que c'était son prénom.

- Celui que ta maman et ton papa t'ont donné. Hanifa, c'est beau! Il vient de Sayyidina* Ibrahim, alyhi sallam, ce prénom.* C'est lui qui était hanif.* Lui, fut le premier des Hanif. C'est-à-dire, le pur monothéiste, le premier à croire en un seul Dieu Unique. Voilà ce que ton prénom veut dire, celle qui croit en un seul Dieu. Ma sha Allâh. Qu'il en soit ainsi, mon enfant, toute ta vie!

La petite ne comprenait rien aux dires du grand-père, et plissait son beau front bombé qu'il parsemait de petits baisers tendres, plusieurs fois par jour.

Le lendemain, pour fêter ces retrouvailles tant espérées, les domestiques, en nombre, astiquèrent le vaste logis. Tout le mobilier fut sorti dans la vaste cour, les tapis battus avec force, seaux d'eau et savon noir jetés à profusion, les vitres des fenêtres devenues plus que transparentes, et l'encens en abondance allumé dans chaque pièce. Tout était impeccable de propreté.

Et l'ensemble du voisinage se trouva invité et rassemblé sous les arcades des terrasses donnant dans la vaste cour de l'imposante bâtisse blanche, et décorée de guirlandes de couleurs, autour d'une quantité impressionnante de moutons égorgés, assaisonnés, farcis et parfumés de plantes sauvages aromatiques cueillies dans la campagne toute proche, moutons qui tournaient entiers sur des

broches, dégageant un fumet rare et appétissant que l'enfant étonnée par ce nouveau remue-ménage regardait. Tout le peuple, des divers hameaux tout proches, hommes, femmes et leurs progénitures, s'était vêtu comme pour les grands jours de fêtes, chacun ayant sorti les vêtements que l'on mettait en ces rares occasions, et les femmes leurs bijoux.

C'était un spectacle agréable, coloré, exhalant les parfums naturels, et que la gaité souriante des convives rendaient plus charmant encore.

Des enfants, tout aussi pimpants, couraient partout avec Hanifa, oubliant un moment ses chagrins, jouant tous à cache-cache entre les adultes, qui, bien que bousculés et tiraillés par leurs vêtements, aujourd'hui non seulement ne grondaient pas, mais encourageaient de leurs rires compréhensifs la joyeuse et criarde sarabande.

«Une fois n'est pas coutume» se disaient-ils. Il fallait à tout prix distraire l'enfant triste.

Les agapes durèrent dans la plus chaude allégresse tout au long de l'après-midi, tant la quantité de bêtes rôties étaient importantes, augmentée de poulets, chevreaux et de couscous aux primeurs, que tous avalaient sans trêve, goulument, heureux de l'aubaine que le Très Haut leur donnait de fêter de la sorte une si belle réunion familiale.

C'était une fête comme la grande maison n'en avait plus offert depuis de longues années, prise qu'elle fut longtemps dans les plaintes, les larmes et la tristesse.

Aujourd'hui, elle et tous, revivaient enfin.

En fin de soirée, on alluma des torches que l'on accrocha fort judicieusement sur les murs des terrasses et alors dans un vacarme assourdissant résonnèrent gaiement les chants traditionnels, accompagnés de tambourins, de flûtes, de derboukas, laissant l'enfant, que tout un chacun appelait ou caressait, perplexe devant ces baisers, ces joies, ces cris, ces danses de femmes dans un coin, cachées aux regards masculins. Les hommes eux, s'amusaient à tirer des coups de fusils en l'air, ou dansaient au-dessus des braises qui tardaient à s'éteindre, encouragés qu'ils étaient par les applaudissements des spectateurs autant échauffés qu'admiratifs.

Puis les feux des braséros s'assoupissant, peu à peu, tout le monde partait, par petits groupes de voisinage, égrenant les «Al hamdullillah» et autre louanges, dans l'allégresse, en se dispersant vers les campagnes environnantes, tous émus et bien-aise, d'avoir vu la petite communauté réunie dans la joie.

Les jours passèrent apportant leurs lots de nouveautés, faits pour la plupart du temps, d'inconnus venant de loin, s'installant pendant des heures devant des plats abondants que les cuisinières souriantes apportaient sans cesse. Tous les visiteurs venaient pour voir cette petite fille qu'on avait retrouvée, par grâce divine, et qu'ils trouvaient très jolie, mais tellement triste, à qui on offrait des cadeaux de toute sorte. Chacun donnait aux gens de la maison des conseils pour l'amuser ou la faire sortir de

ce mutisme, jusqu'à des recommandations de bonnes femmes, que le grand-père fâché refusait fortement, faisant cesser les commentaires farfelus.

Un soir, un peu moins d'une semaine après l'arrivée de l'enfant, tenant sa petite Hanifa par la main, le noble vieillard pénétra dans la mosquée familiale, attenante au «grand salon vert» comme on l'appelait, puisque autant les larges et hautes tentures, que les nombreuses banquettes de style mauresque, faites de bois ciselées étaient recouvertes de même soieries vertes. Devant elles, trônaient six grandes tables rondes de même style, pouvant accueillir une cinquantaine de convives.

Sidi Mahiedine, c'était son nom, avait pour la circonstance, revêtu un bel habit traditionnel, fait d'un pantalon bouffant de lainage vert olive, sur lequel tombait une espèce de veste longue, rouge, légèrement cintrée à la taille, remplie de petites poches. Dans l'une d'elles, une montre à gousset était glissée, laissant voir la chaîne d'or qui pendait contre l'imposante poitrine. Sur sa tête un turban de couleur proche de celle du pantalon entourait un bonnet pointu, rouge comme la veste. Pour finir, une longue cape de laine blanche dont un pan rabattu sur son épaule droite, le faisait ressembler aux gravures antiques, que les peintres Européens se plaisaient à exhiber dans des galeries à la mode des capitales, toujours attirées par l'Orient mystérieux.

L'ensemble rehaussait la haute stature du vieil homme, qui respirait la noblesse.

A la vue du vieillard, comme chaque jeudi de la semaine, les hommes, en attente dans la grande salle de prières se levèrent, et vinrent, avec tendresse sincère et grande dévotion, embrasser sa main droite, comme le voulait la tradition respectueuse, à l'égard des nobles, des anciens ou des Maîtres. Sidi Mahiedine les repoussant doucement, de sa voix forte fit retentir:

- AsSalam alaykoum*, auquel l'assistance répondit en chœur:

- Wa alaykoum salam!

Les pleurs de l'enfant cessèrent aussitôt, impressionnée qu'elle fut par tant de nouveautés majestueuses, en entrant dans la mosquée familiale.

Des tapis verts, en laine, sur lesquels étaient dessinés des géométries de mosquées stylisées, les unes à côté des autres, couraient sur le sol de toute la vaste salle.

Plus au fond, derrière quelques piliers, Hanifa aperçut un escalier de bois, vers lequel ils se dirigèrent tous.

Les hommes, silencieux, tous vêtus de djellabah,* de diverses couleurs, ce qui ôtait à la sévérité majestueuse du lieu, s'assirent en demi-cercle devant Sidi Mahiedine, qui se calla dans le mirhab,* contre des coussins, sa petite-fille à sa droite, pressée contre lui.

Derrière les claustrats, on percevait les toux, et les voix basses des petits bavardages féminins.

Puis le Maître, après avoir passé sa main sur la tête de l'enfant, lui prit sa menotte droite et lui fit tendre son

petit index tout droit vers le ciel, et entama le dikhr*de sa forte et belle voix de basse.

- Ashadu an lâ ilaha ill-Allâh, wa ashadu anna Muhammadan ‘Abduhu wa Rasuluh.*Salla-Llâhu ‘ala y hi wa sallam.*

Ce qu’il répéta trois fois, et que l’assemblée reprenait à l’unisson.

Hanifa levant sa tête le regarda. Elle aimait sa voix rassurante. Ses craintes disparurent, emportées par la musicalité de l’assistance. Puis ils continuèrent tous en chœur:

- Astaghfirullah,* astaghfirullah, astaghfirullah....Plus de cent fois.

Durant cette litanie divine, les hommes assis, balançaient en même cadence, têtes et poitrines, d’avant en arrière, dans un même mouvement. Plus d’une centaine d’hommes et autant de femmes marquaient la mesure spirituelle, activée par le son d’une derbouka* et d’un tambourin. C’était majestueux. Hanifa se crut dans une nouvelle fête. Puis les paroles du chant changèrent, répétant:

- La illa illa lâh*, La illa illa lâh, la illa illa lâh, Muhammed Rassoulullâh. Puis les mots reprenaient, augmentant le rythme du balancement des corps, et la rapidité des sons. Après une centaine de fois, de cette phrase répétée, le Maître, soudain, fit tomber sa voix.